

Dossier

Introduction

Sexualités minoritaires

Expériences subjectives, communautés érotiques et politiques de reconnaissance

Gilles CHANTRAINE
Clersé¹ (UMR 8019), Univ. de Lille, CNRS

Gwénola RICORDEAU
California State University², Chico (USA)
Rattachée au Clersé¹ (UMR 8019), Univ. de Lille, CNRS

L'organisation sociale des sexualités minoritaires est travaillée depuis maintenant plusieurs décennies par deux processus conjoints et complémentaires. Politiques de l'égalité d'abord : contre l'hétéronormativité conjugale et reproductive, l'époque contemporaine est le théâtre d'une multiplication des revendications à la déstigmatisation, la dépathologisation, la décriminalisation, et la normalisation sociale de pratiques sexuelles diverses. Politiques de l'identité ensuite : ces revendications s'accompagnent d'une transformation des différentes communautés sexuelles elles-mêmes, que ce soit sous la forme d'*innovations* relatives (la communauté « asexuelle » – ou « ace » –, la communauté « polyamoureuse », etc.), ou de *reconfigurations* conceptuelles et identitaires³.

¹ Centre lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques ; Université de Lille, Bâtiment SH2, 59655 Villeneuve-d'Asq Cedex.

² Department of Political Science and Criminal Justice, California State University ; 400 West 1st Street, Chico, CA, 95926-0455, USA.

³ En retour, l'époque actuelle est également celle d'un durcissement contre certaines formes de sexualités minoritaires, comme le montre le recueil de Halperin et Hopper eds (2017).

Par exemple, l'appellation traditionnelle « SM », pour « sadomasochisme », va, à partir des années 1990, progressivement être supplantée par un acronyme plus large, le « BDSM » (« B/D » pour « Bondage et Discipline », « D/s » pour « Domination et Soumission », « S/M » pour sadomasochisme), afin d'essayer d'unifier sous un même label tout un ensemble de pratiques érotiques (bondage, fessée, etc.) pratiquées au sein de différentes communautés érotiques minoritaires. Il s'agit de chercher à mettre en avant ce qui unit ces communautés et ces pratiques plutôt que ce qui les distingue, à savoir une forme d'échange contractuel de pouvoir utilisant la douleur, la contrainte, l'humiliation ou la mise en scène de divers fantasmes dans un but érogène, sexuel, ou amoureux. D'autres désignations alternatives ont été plus récemment promues, telles que le peu connu « EPE », pour *Erotic Power Exchange*, ou surtout « Kink », qui est devenu un quasi-synonyme de « BDSM ». Aux yeux de ses promoteurs, le terme « Kink » présente deux avantages qui expliquent sans doute une part de son succès contemporain, et surtout qui illustrent bien l'imbrication des efforts de déstigmatisation et des reconfigurations identitaires. En effet, « Kink », moins catégoriel que « BDSM », est inclusif en ce sens qu'il peut désigner toute pratique érotique non « vanille » – la sexualité vanille étant précisément définie comme une « sexualité conventionnelle » et génitalo-centrée – ; ensuite, le terme « Kink », contrairement à « BDSM », est définitivement délesté dans sa terminologie de toute référence au « sadomasochisme », aux relents pathologisants depuis l'invention du terme par le psychiatre austro-hongrois Richard von Krafft-Ebing en 1886.

Autre exemple. L'acronyme « LGBT » (Lesbiennes, Gays⁴, Bissexuel·le·s, Trans) s'est progressivement allongé afin d'inclure d'autres orientations sexuelles et d'autres expressions de genre. Même si l'usage n'est pas encore stabilisé, on peut notamment citer les acronymes « LGBTQI » (LGBT + *Queers*, Intersexe) et « LGBTQIAPK » (LGBTQI + Assexuel·le·s, Pansexuel·le·s, Kink). Concurrément à l'émergence de l'expression « MOGAI » (*Marginalized Orientations, Gender Alignments and Intersex*), ces nouvelles catégories font entendre un « tout » qui se veut lui aussi plus inclusif, mais qui, de ce fait, réunit, voire confond ou tend à confondre, des orientations sexuelles, des types de pratiques sexuelles et des expressions de genre. Cela n'est pas sans conséquence sur la forme et le contenu des luttes antidiscriminatoires, ni sur les controverses politiques à l'intérieur même des groupes et des communautés.

⁴ Tout au long du dossier, nous suivrons la règle de francisation, suggérée par Fabre et Fassin (2003) qui distingue « gay » (substantif) et « gai » (adjectif).

En Amérique du Nord notamment, les travaux portant sur l'articulation entre catégories, communautés et expériences sexuelles sont maintenant nombreux, comme en témoigne la constitution de *studies* spécifiques (*gay studies*, *trans studies*⁵, *queer studies*, etc.) et l'essor de revues toujours plus spécialisées – comme par exemple sur la bisexualité (*Journal of Bisexuality*) ou les transidentités (*International Journal of Transgenderism*, *Transgender Studies Quarterly*). Ces développements ont permis des innovations conceptuelles en déplaçant certaines problématiques, par exemple de l'homophobie vers l'hétéronormativité, de la transphobie vers la cisnormativité et le ciscentrisme etc. Ils ont également permis de renforcer certaines conceptualisations critiques autour des notions d'homonationalisme et d'homonormalité (*homonormality* : cf. par exemple Bryant, 2008), qui montrent notamment que les communautés LGBT sont traversées par des rapports de domination qui peuvent et doivent aussi faire l'objet d'analyses critiques.

Dans la lignée de cette dynamique générale, ce dossier entend étudier, sur la base de contributions issues d'enquêtes de terrain où l'observation – parfois participante – tient une place importante, les transformations symboliques, politiques et physiques des sexualités minoritaires. Ces transformations seront saisies au point d'articulation de trois ensembles de phénomènes : celui de l'expérience subjective d'une sexualité minoritaire, celui de la formation et de la circulation des catégories sexuelles, et celui des formes de lutte et stratégies de résistance.

Du point de vue des expériences subjectives, nombreux sont les travaux qui témoignent d'une diversité nouvelle : les familles *queer* (Pfeffer, 2016)⁶, le polyamour et la non-monogamie (Klesse, 2018 ; voir aussi Schippers, 2016). Par ailleurs, la critique de travaux précédents qui invisibilisaient certaines catégories (Harrison, Grant & Herman, 2012 ; Trachman & Lejbowicz, 2018) permet aussi d'appréhender des aspects jusque-là peu étudiés, comme la sexualité entre hommes « straight » (Ward, 2015)⁷ ou la participation d'homosexuels à des gangs (Panfil, 2017)⁸. Sur ce constat, quelques questions initiales guidaient notre réflexion : dans quelle mesure ces expériences sont-elles comparables (sentiment minoritaire ou pas, articulation entre sexualité et formes

⁵ Voir notamment : Martínez-San Miguel & Tobias eds, 2016 (recensé par Noémie Grunenwald dans ce numéro).

⁶ Cf. recension de Carolina Topini dans ce numéro.

⁷ Cf. recension de Tanguy Vandenabeele dans ce numéro.

⁸ Cf. recension de Gwénola Ricordeau dans ce numéro

de sociabilité, etc.) ? L'inclinaison pour certaines pratiques érotiques minoritaires s'articule-t-elle nécessairement au sentiment d'avoir une « orientation sexuelle » spécifique ? Comment ces articulations problématiques entre « orientations », « pratiques » et « identification » collective se déclinent-elles au sein de chaque communauté ? Ces expériences constituent-elles le support de nouvelles formes de masculinités et de féminités ?

Du point de vue de la formation et de la circulation des catégories sexuelles, le constat a été abondamment fait d'une éclosion de nouvelles catégories (notamment : Callis, 2014 ; Elchacar & Salita, 2018), de leur circulation internationale et des processus de traduction à l'œuvre dans cette circulation entre différents espaces géographiques et culturels (Epstein & Gillett eds, 2017 ; Lorenzi, 2017 ; Robert-Foley, 2018). Sous quelles formes, institutionnalisées ou pas, se constituent les nouvelles communautés sexuelles ? Les transformations identitaires participent-elles d'un renouvellement des pratiques communautaires ? Dans quelle mesure peut-on évoquer la constitution de sous-cultures propres à ces communautés ? Quel rôle jouent Internet et en particulier les réseaux sociaux dans la constitution de ces communautés ? Comment certaines catégories (coming out, *passing*, fierté/*pride*...) circulent-elles entre ces groupes minoritaires ?

Du point de vue des formes de luttes et des stratégies de résistance, le constat général est celui d'un renouvellement profond des mobilisations, des revendications et des pratiques politiques entre les années 1970 et aujourd'hui. Ce renouvellement est façonné, d'une part, par la montée en puissance de revendications qui se sont traduites par des formes diverses de « dépolitisation » des identités – que les critiques de type « homonationalisme » pointent. D'autre part, ce renouvellement est également structuré par la centralité de la lutte pour les droits et contre les discriminations, ainsi que par une internationalisation relative des mobilisations, des revendications et des pratiques politiques. Dans ce cadre, peut-on distinguer de nouvelles formes de mobilisation ? Comment s'articulent les volontés de constitution d'espaces propres et exclusifs (pratiques de non-mixité, la création d'espaces « safe ») à celles de se donner de la visibilité, d'être reconnus ? Comment caractériser les torts subis par les différentes communautés ? Faut-il considérer ces torts comme socialement homogènes au regard d'un ordre sexuel hétérosexiste, ou faut-il au contraire distinguer conceptuellement les formes de stigmatisation, de discrimination, et d'oppression selon chaque orientation sexuelle et chaque ensemble de pratiques ? Comment les revendications liées à l'identité (« être bi », « être "ace" ») s'articulent-elles à des revendications de reconnaissance de haines spécifiques (la « biphobie », l'« acephobie », etc.) ?

Aucune des contributions retenues n'interroge la dimension secrète des expériences subjectives. Il y a sans doute à cet égard un biais (ou à tout le moins une délimitation du champ d'investigation) à la fois théorique et méthodologique qu'il ne faut pas sous-estimer. Sans doute par commodité d'enquête, les chercheur·e·s sont enclin·e·s à analyser les tensions entre orientation sexuelle, pratiques sexuelles et communautés érotiques à l'intérieur d'une communauté donnée, et moins à interroger le sens d'activités érotiques qui prennent place hors de toute forme d'appartenance collective. Un exemple typique est celui du sadomasochisme (SM), dont l'analyse se fait quasiment toujours sous l'angle d'une sous-culture spécifique – voir par exemple la contribution de Cornelia Möser sur le SM dans les sous-cultures lesbiennes – et qui fait rarement l'objet d'enquêtes auprès des personnes à la fois adeptes de pratiques sadomasochistes et récalcitrantes à toute forme d'appartenance communautaire, de publicisation, de revendication ou de reconnaissance. Des dispositifs d'enquête spécifiques, permettant d'entrer en contact avec ces personnes qui restent largement ignorées par la recherche, sont donc nécessaires.

Ce hors-champ étant posé, les contributions réunies dans ce numéro permettent d'identifier quelques éléments centraux de compréhension des points d'articulation entre orientation, pratiques et identification. À cet égard, les articles de Jean-Yves Le Talec, sur les *bears*, essentiellement des hommes mûrs, blancs, urbains, de classe moyenne, de Ary Gordien, sur le milieu gai antillais de Paris, ou encore de Florian Vörös sur les fantasmes de virilité qui organisent des sociabilités gaies dans les classes moyennes et supérieures blanches de la région parisienne, illustrent comment les expériences subjectives d'une sexualité minoritaire sont profondément modelées par les rapports de classe, de race et de genre, et par la manière dont ces rapports s'articulent. C'est au cœur de ces dynamiques intersectionnelles que peuvent se saisir la production et la performance de figures de masculinité et de féminité originales et minoritaires, et que peut s'analyser l'association étroite entre mode de sociabilité et expérience érotique. L'apport précieux de la contribution de Mathieu Trachman et Jean Bérard réside, quant à lui, dans cette capacité à historiciser finement les fantasmes qui structurent une expérience érotique singulière, en analysant le contexte et les conditions historiques qui permettent l'émergence d'un script sexuel.

L'article de Noémie Marignier montre bien la place faite à l'expérience personnelle comme forme de validation des catégories sexuelles (voir Nengeh Mensah & Dirtystein, 2017). Outre la tentative d'agréger des identités dans un

tout inclusif (LGBTQI, LGBTQIAPK, MOGAI, etc.) qui, par l'effet même d'agrégation, risque potentiellement de faire perdre de vue la spécificité et l'hétérogénéité des torts et des luttes, la multiplication des catégories et micro-identités sexuelles ne s'inscrivent ici dans aucune histoire commune, dans aucun héritage politique ou militant. Elles réduisent potentiellement les luttes collectives à de simples luttes individuelles pour la reconnaissance, ce qui n'est pas sans faire écho à l'éditorial de Monique Selim dans le récent numéro « À quoi servent les droits aujourd'hui ? » de *L'Homme & la Société* : « L'utopie de dynamiques sociales débarrassées des identités assignées et naturalisées disparaît derrière des désirs identitaires de plus en plus revendiqués, comme si occuper une place, une fonction en raison d'un attribut forcé représentait l'ultime aspiration existentielle. » (Selim, 2018 : 25). En retour, et c'est là tout l'apport de la contribution de Christophe Broqua à ce numéro, l'invocation d'une « communauté homosexuelle » internationale, malgré son caractère profondément fictionnel, a des effets symboliques, politiques et personnels bien réels. Finalement, de quoi parle-t-on ? L'angle « minorité » est-il pertinent ? Faudrait-il plutôt parler de « marge » comme le récent numéro de *Glad!* (Linconstant, Beauvieux & EFiGiES Aix-Marseille coord., 2018) nous y invite ?

Du point de vue des stratégies politiques, l'article de Cornelia Möser évoque, sans y faire référence, la distinction classique entre stratégie et tactique établie par de Certeau. Pour celui-ci, toute rationalisation stratégique s'attache d'abord à distinguer d'un « environnement » un « propre », c'est-à-dire le lieu du pouvoir et du vouloir propres : « circonscrire un propre dans un monde ensorcelé par les pouvoirs invisibles de l'Autre » (Certeau, 1990 [1980] : 59). Par rapport aux stratégies, la tactique désigne « l'action calculée que détermine l'absence d'un propre. [...] La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère. Elle n'a pas le moyen de se tenir en elle-même, à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi : elle est mouvement "à l'intérieur du champ de vision de l'ennemi" » (Certeau, 1990 [1980] : 59). À cet égard, Cornelia Möser montre les limites des luttes antidiscriminatoires et suggère que la construction de l'émancipation passe par la création d'un véritable « lieu propre ». En même temps, comment pourrait-on se débarrasser de la lutte pour l'égalité et contre la discrimination ? De fait, l'émancipation est prise en tension entre l'universalisme de la revendication d'égalité et l'affirmation d'un « propre », tension qui constitue l'essence même de l'activité démocratique.

Les sept contributions réunies dans ce dossier de *L'Homme & la Société* témoignent du dynamisme de la recherche menée en France sur les sexualités, dynamisme qui contraste avec le trop peu de légitimité académique dont elle souffre encore. Ce dynamisme, par ailleurs, est en grande partie porté par de jeunes chercheur·se·s, qui ont le courage de s'intéresser à des objets encore souvent jugés « mineurs ». Ce courage est d'autant plus admirable que, pour certain·e·s, ces objets font écho à leurs propres expériences et qu'ils ont contribué à façonner leur parcours de recherches, malgré les difficultés d'insertion professionnelle qui peuvent les accompagner. Les comptes rendus de monographies associés au dossier, à la fin du numéro, permettent quant à elles d'éclairer quelques développements de la recherche outre-Atlantique.

Pris ensemble, les articles réunis dans ce dossier ont deux défauts majeurs. Tout d'abord, à l'image de la majorité des recherches menées en France⁹, le numéro reste centré sur des terrains occidentaux, et les rapports sociaux de race restent trop peu interrogés (hormis chez Florian Vörös et Ary Gordien), tout comme le caractère occidental des catégories utilisées¹⁰. Par ailleurs, ce numéro fait une place de choix aux gays et à la sexualité entre hommes, reproduisant à l'intérieur même de la question minoritaire une asymétrie entre les différentes minorités. Malgré lui, ce numéro reproduit ainsi des rapports de domination dans le champ des recherches sur la sexualité comme dans le champ des mobilisations politiques. À partir de ces deux critiques et de ce que ce dossier laisse dans l'ombre, mais aussi du constat d'une recherche jeune et dynamique, nous faisons le vœu de travaux futurs sur les pistes ainsi ouvertes.

⁹ Sur ce point, voir Broqua coord., 2012.

¹⁰ Pour une critique de l'« anglonormativité » des catégories nord-américaines (et plus particulièrement états-uniennes), voir Baril, 2017.

Références bibliographiques

- BARIL Alexandre, 2017. « L'anglonormativité et la cisnormativité. (Re)penser les analyses féministes intersectionnelles anglophones et francophones », in M. Nengeh Mensah (dir.), *Le Témoignage sexuel et intime, un levier de changement social ?*, Québec, Presses universitaires du Québec (Collection Problèmes sociaux et interventions sociales 84), p. 45-66.
- BROQUA Christophe (coord.), 2012. « La question homosexuelle et transgenre », *Politique africaine*, 126.
- BRYANT Karl, 2008. « In Defense of Gay Children? Progay' Homophobia and the Production of Homonormativity », *Sexualities*, 11 (4), p. 455-475. DOI : 10.1177/1363460708091744
- CALLIS April Scarlette, 2014. « Bisexual, Pansexual, Queer: Non-Binary Identities and the Sexual Borderlands », *Sexualities*, 17 (1-2), p. 63-80. DOI : 10.1177/1363460713511094
- CERTEAU (DE) Michel, 1990 [1980]. *L'Invention du quotidien*, vol. 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard (Folio. Essais 146).
- ELCHACAR Mireille, SALITA Ada Luna, 2018. « Les appellations des identités de genre non traditionnelles. Une approche lexicologique », *Langage et société*, 165 (3), p. 139-165. DOI : 10.3917/lis.165.0139.
- EPSTEIN B.J., GILLETT Robert (eds), 2017. *Queer in Translation*, London, Routledge – Taylor & Francis.
- FABRE Clarisse, FASSIN Éric, 2003. *Liberté, égalité, sexualités. Actualité politique des questions sexuelles : entretiens*, Paris, Belfond.
- HALPERIN David. M., HOPPER Trevor (eds), 2017. *The War on Sex*, Durham, Duke University Press.
- HARRISON Jack, GRANT Jaime, HERMAN Jody L., 2012, « A Gender Not Listed Here: Genderqueers, Gender Rebels, and Otherwise in the National Transgender Discrimination Survey », *LGBTQ Policy Journal at the Harvard Kennedy School*, 2 (1), p. 13-24.
- KLESSE Christian, 2018. « Theorizing Multi-Partner Relationships and Sexualities – Recent Work on Non-Monogamy and Polyamory », *Sexualities*, 21 (7), p. 1109-1124. DOI : 10.1177/1363460717701691
- LINCONSTANT Léa, BEAUVIEUX Fleur, EFiGiES Aix-Marseille (coord.), 2018. « Raconter les sexualités depuis la marge. Interroger la domination », *GLAD!* [En ligne], 5. Mis en ligne le 15/12/2018 (consulté le 27/02/2019).
URL : <https://www.revue-glad.org/1139>

- LORENZI Marie-Émilie, 2017. « “Queer”, “transpédégouine”, “torduEs”, entre adaptation et réappropriation, les dynamiques de traduction au cœur des créations langagières de l’activisme féministe *queer* », *GLAD!* [En ligne], 2. Mis en ligne le 01/06/2017 (consulté le 27/02/2019). URL : <http://www.revue-glad.org/462>
- MARTÍNEZ-SAN MIGUEL Yolanda, TOBIAS Sarah (eds), 2016. *Trans Studies: The Challenge to Hetero/Homo Normativities*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- NENGEH MENSAH Maria, DIRTYSTEIN A.J. Ausina, 2017, « Cultures du témoignage et changement social : l’expérience des communautés sexuelles et de genres au Québec », in M. Nengeh Mensah (dir.), *Le Témoignage sexuel et intime, un levier de changement social ?*, Québec, Presses universitaires du Québec (Collection Problèmes sociaux et interventions sociales 84), p. 1-18.
- PANFIL Vanessa R., 2017. *The Gang’s All Queer. The Lives of Gay Gang Members*, New York, New York University Press.
- PFEFFER Carla A., 2016. *Queering Families: The Postmodern Partnerships of Cisgender Women and Transgender Men*, New York, Oxford University Press.
- ROBERT-FOLEY Lily, 2018. « Vers une traduction queere », *TRANS-* [En ligne], 23. Mis en ligne le 01/07/2018 (consulté le 27/02/2019). URL : <http://journals.openedition.org/trans/1864> ; DOI : 10.4000/trans.1864
- SCHIPPERS Mimi, 2016. *Beyond Monogamy: Polyamory and the Future of Polyqueer Sexualities*, New York, New York University Press.
- SELIM Monique, 2018. « La dualité sexuelle en procès. Droits et normes », *L’Homme & la Société*, 206 (1), p. 21-25.
- TRACHMAN Mathieu, LEJBOWICZ Tania, 2018. « Des LGBT, des non-binaires et des cases. Catégorisation statistique et critique des assignations de genre et de sexualité dans une enquête sur les violences », *Revue française de sociologie*, 59 (4), p. 677-705. DOI : 10.3917/rfs.594.0677
- WARD Jane, 2015. *Not Gay: Sex between Straight White Men*, New York, New York University Press.